

## Se résigner au monde

*Tout ce que tu possèdes* de Bernard Émond, Québec, 2012, 92 minutes

Gérard Grugeau

Numéro 160, décembre 2012, janvier 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2012). Compte rendu de [Se résigner au monde / *Tout ce que tu possèdes* de Bernard Émond, Québec, 2012, 92 minutes]. *24 images*, (160), 61–61.

## TOUT CE QUE TU POSSÈDES de Bernard Émond

# Se résigner au monde

par Gérard Grugeau



**A** morcée avec *La neuwaine* (2005) qui conjugait avec grâce la mystique humaniste de son propos et la poésie incantatoire de son écriture austère, la trilogie consacrée par Bernard Émond aux vertus théologiques (*Contre toute espérance*, *La donation*) laissait craindre l'enfermement de son cinéma dans un système quelque peu figé où la quête d'une consistance visuelle dans l'épure menaçait d'emprisonner la vie. La trilogie refermée, c'est un peu ce que l'on ressent face à *Tout ce que tu possèdes*, du moins dans sa première partie, où le travail du regard peine à rassembler des écorces d'images, de mots et de désirs, tant la volonté de faire signe et de dire sur ton parfois sentencieux alourdit le champ clos du présent dont le cinéaste entend dresser la secrète archéologie.

Perte de repères et de sens dans un monde voué au matérialisme et corrompu par l'argent, responsabilité de la transmission et rappel des origines, mort en abîme, recherche de transcendance et sacralisation de la nature: tous les thèmes habituels sont là, trouvant aujourd'hui un écho décuplé dans un Québec en pleine crise morale. En quittant une université gestionnaire, en refusant un héritage paternel mal acquis, Pierre Leduc (Patrick Drolet) rejette l'asservissement consenti et choisit la voie de la rupture pour vivre selon ses principes. Adeptes de la simplicité volontaire, il se dépouille du superflu pour se consacrer entièrement à la traduction des œuvres du poète polonais Edward Stachura, éternel proscrit en quête de l'infime parcelle de paix qui aurait pu le sauver du suicide. En Stachura, Émond et ses personnages trouvent bien sûr un parfait *alter ego* à la sensibilité exacerbée. Si cette poésie en forme de cri, visible à l'écran ou égrenée en hors-champ, semble plaquée artificiellement sur le récit dans un premier temps, elle trouve peu à peu son chemin jusqu'à nous de par la résonance sourde qu'elle établit avec l'affliction de Pierre et les dérives d'un monde contemporain en déshérence. Mais c'est encore dans les silences et les espaces de flux que génère le film, rehaussés par la photographie vibrante de Sara Mishara qui sculpte un chemin dans l'ouvert du monde,

que le réel se dévoile au regard de celui qui contemple. Une forme de rigidité surplombante prend parfois le pas, mais le regard du cinéaste se maintient le plus souvent au plus près de l'humain et de ses blessures, comme dans la séquence où Pierre (associé, enfant, au fils de *La femme qui boit*) tente un ultime geste d'affection muette en direction de ce père rejeté, aujourd'hui cancéreux, qui vacille aux abords de la maison ancestrale.

Tout en jugeant les croyances de son auteur face à la déroute du monde, *Tout ce que tu possèdes* échoue cependant dans son désir de prendre à bras-le-corps les tourments de son époque pour les tirer vers la vie. Rattrapé un jour par sa fille dont il n'a pas assumé la paternité, Pierre renoue avec l'existence au contact de celle qui vient soudain bousculer ses habitudes. Mais reflet avant tout du narcissisme de son géniteur (Adèle lit Balzac, ce qui la rend digne aux yeux de son père), l'adolescente se voit cantonnée à incarner une génération en partie fantasmée. Paradoxalement, la jeune Willia Ferland-Tanguay impose à l'écran avec un naturel confondant un simple *être là* qui transcende les limites convenues de son personnage et insuffle un supplément d'âme à une relation incertaine où tout reste à construire. Si le temps coule les jours à venir, il favorise aussi la réconciliation et l'impérative nécessité du lien humain, surligne le cinéaste. Malgré l'éloignement d'Adèle, Pierre résiste à la tentation du pire pour trouver refuge sur les terres familiales dans l'attente de retrouvailles qu'il espère prochaines. Cete rédemption en marge d'un âge des ténèbres omniprésent laisse néanmoins perplexe tant elle s'apparente à une forme de régression démissionnaire où l'homme d'après la rupture *se résigne* au monde, à l'image du titre du journal d'Edward Stachura. Cerné par l'indétermination d'un entre-deux chargé d'inquiétude, l'homme chez Émond avance, simplement humain mais nu, seul au milieu de l'infini, replié sur la somptueuse nostalgie de ses rêves brisés. ■

Québec, 2012. Scé. et ré. : Bernard Émond. Ph. : Sara Mishara. Son : Marcel Chouinard, Martin Allard, Stéphane Bergeron. Mont. : Louise Côté. Mus. : Robert Marcel Lepage. Int. : Patrick Drolet, Willia Ferland-Tanguay, Gilles Renaud, Isabelle Vincent, Sara Simard. 92 minutes. Dist. : Les Films Séville.